

DISCOURS

prononcé au nom de la Faculté de Médecine par M. le professeur A. LEMAIRE, dans la salle des promotions, le 11 février 1907.

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Ce n'est pas sans émotion que je parais à cette tribune, au sortir de la cérémonie funèbre que nous venons de quitter.

Le cadre qui nous entoure, évoque en mon esprit de grands et indécibles souvenirs.

Songez donc, Messieurs, depuis trois quarts de siècle, cette salle des promotions assiste muette, à l'histoire de la grande institution à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir.

Depuis sa fondation, cinq recteurs magnifiques se sont succédé dans cette chaire à l'ouverture de chaque année académique, en appelant sur ses travaux les bénédictions du Ciel; des générations de théologiens, de philosophes, de juristes, de médecins, d'hommes de science, ont proclamé ici même l'activité toujours renaissante de nos facultés; des milliers d'étudiants ont senti vibrer sous ses voûtes l'enthousiasme de leur jeunesse, heureux de proclamer leur attachement toujours plus étroit à notre *Alma Mater*!

Cette salle a été le témoin de toutes nos heures de joie. C'est ici même, qu'étudiants, nous fêtons le jubilé de nos maîtres, au milieu d'un grand concours d'anciens qui venaient revivre dans cette atmosphère, un peu de ce passé universitaire qu'on n'oublie jamais.

Je vois encore comme si c'était hier, la cérémonie de la remise du portrait de notre regretté Venneman, le défilé de trois cents jeunes gens venant serrer la main de leur maître, et lui même, touché au plus profond de son cœur de la simplicité de ce mouvement spontané, accueillant ses chers élèves, de grosses larmes dans les yeux.

Hélas! ces mêmes voûtes qui tressaillaient naguère au jubilé du maître, entendaient il y a peu de jours son oraison funèbre, comme elles ont écouté successivement les tributs de regrets, que pieusement l'*Alma Mater* vient apporter après ses prières, au souvenir de ses chers défunts.

Et voilà qu'aujourd'hui encore, notre cortège académique a revêtu son appareil de deuil. Pour la seconde fois cette année, la faculté de médecine en ouvre la marche ! On dirait que la mort se venge inexorable, dans les rangs de ceux, dont la mission dans le monde est de lui disputer les hommes. En novembre dernier, elle frappait Venneman en plein épanouissement de son talent, un mois plus tard elle atteignait le doyen d'âge de notre faculté, dont la robustesse avait paru un moment la défier.

Successeur de notre vénéré défunt, je viens rendre aujourd'hui un dernier et solennel hommage à la mémoire d'Émile Hayoit de Termicourt, professeur ordinaire à la faculté de médecine, membre et ancien président de l'Académie royale de médecine de Belgique, président de la Commission médicale provinciale de Louvain-Nivelles, officier de l'ordre de Léopold, décoré de la croix civique et de l'ordre du Libérateur, etc.

Émile Hayoit de Termicourt naquit à Quiévrain, le 6 juillet 1832. Issu d'une ancienne et honorable famille, il avait reçu de ses ancêtres, avec leur sang, cette volonté et cette énergie physique qui sont l'apanage des fortes races.

La carrière de l'adolescent et du jeune homme fut marquée chez lui par les plus brillants succès.

Entré de bonne heure au petit séminaire de Bonne Espérance, ses rares facultés et son amour du travail le placèrent d'emblée au premier rang. Ce n'était là que le prélude d'un avenir plein d'espérance, que le jeune Hayoit devait assurer davantage encore à l'Université. Une vocation précoce et irrésistible poussait cet esprit judicieux et réfléchi vers les études médicales.

Entré en 1849 à notre faculté, il enlevait successivement ses grades universitaires avec la plus grande distinction, et cette fois le docteur Hayoit quittait l'Université de Louvain en 1856 avec la secrète espérance de lui revenir un jour.

Les 12 premières années de sa carrière médicale se passèrent dans la petite localité de St-Ghislain, où les talents du nouveau venu l'imposaient bientôt à l'estime de ses confrères et à la confiance des familles.

Messieurs, je ne sais pas de profession médicale, qui exige un ensemble plus complet de tact, de dévouement et de savoir, que celle du médecin dans nos communes rurales et surtout dans nos centres industriels.

Praticien isolé, loin de l'armée des spécialistes, il doit faire face aux situations médicales les plus embarrassantes, avec les seules ressources

de son art à lui; placé au milieu de populations crédules, peu instruites et vivant dans des conditions sanitaires souvent déplorables, sa mission devient éducatrice; c'est lui qui apprend aux classes laborieuses comment on doit vivre, quels sont les ennemis qui les entourent et les moyens à mettre en œuvre pour prévenir leurs assauts. Pour réaliser son but ce médecin doit être un intelligent et un tenace, il lui faut vaincre tous les préjugés, déraciner bien des routines, être au dessus de l'indifférence des hommes et savoir essuyer des revers! Mais son âme surtout doit être celle d'un apôtre, car c'est de sa mission qu'on peut dire en toute plénitude qu'elle est un sacerdoce médical; sa main panse les blessures des humbles, sa bonté déverse ses trésors, dans le cœur des petits, son dévouement est commandé par le désintéressement le plus absolu.

Cette mission admirable, Hayoit l'accomplit pendant la première période de sa vie, avec une charité sans bornes. Le praticien illustre, qui devait se pencher plus tard au chevet des personnages les plus augustes, consacra les prémices de son talent à soulager les souffrances des travailleurs.

L'épidémie de choléra de 1866 mit particulièrement en lumière les belles qualités de son intelligence et de son cœur. Dans ces pénibles circonstances, sa science et son dévouement furent admirablement secondés par cette robustesse de géant, qui lui permettait de développer une activité extraordinaire. Debout jour et nuit, il allait prodiguant ses soins aux malheureux cholériques, rassurant une population entière effrayée, indiquant dans la mesure de nos connaissances prophylactiques de cette époque, les moyens à mettre en œuvre pour s'opposer à l'extension du fléau. Cette année même, le gouvernement reconnaissait l'éminence de ses services, en lui décernant la croix civique.

Messieurs, Hayoit était entré dans la carrière médicale avec l'aurore des plus beaux succès universitaires, une pratique de 12 années avaient mûri son talent et étendu sa réputation au-delà de la région où il exerçait. Ses anciens maîtres surveillaient de loin cette jeune intelligence débordante d'activité dont le champ d'action était décidément trop étroit pour elle.

En 1868, le décès du professeur François lui ouvrit les portes d'une carrière académique féconde, dont il consacra le succès pendant près de quarante années.

Le nouveau titulaire des chaires de Pathologie interne et de Médecine légale, débute dans l'enseignement à l'aurore d'une période qui fait

époque dans l'histoire des sciences médicales. L'enseignement doctrinal de la pathologie est arrivé à son apogée, il a atteint le zénith de sa gloire, et s'y complait avec orgueil, sans se douter un seul instant qu'il est proche. . le soleil couchant !

Le domaine des études médicales est à ce moment nettement limité. L'anatomie nous a livré presque entièrement les secrets de la structure macroscopique de l'homme ; par contre l'histologie, c'est-à-dire l'anatomie de texture, pose encore les fondements de ses principes généraux ; la physiologie a jalonné ses grandes routes, mais n'a pas encore tenté l'exploration des sentiers, la pathologie médicale est essentiellement clinique, son activité se partage entre le lit du patient, où elle précise les symptômes des maladies et la salle d'autopsie, où elle en contrôle les ravages. Et encore ! les procédés d'exploration sont rudimentaires, la chimie et le microscope n'ont pas encore apporté leur tribut actuel au diagnostic, pas plus qu'il ne nous ont révélé davantage la nature intime des lésions.

Dans des conditions semblables, l'origine des maladies restait entourée de mystères en apparence impénétrables ; la pathologie générale se débattait sous un fatras d'hypothèses aussi éphémères que retentissantes, et une theurapeutique rationnelle, semée dans un terrain aussi stérile, devait nécessairement végéter.

Qu'elle devait être décevante, Messieurs, la vie médicale à cette époque ! Je comparerais volontiers le médecin d'alors, à cet officier debout sur un champ de bataille, qui voit tout autour de lui tomber ses camarades, et qui cherche en vain l'ennemi à l'horizon !

Mais l'heure des incertitudes a sonné. Une médecine expérimentale nouvelle va naître, elle s'emparera des progrès de la physique et de la chimie, et successivement une série de sciences jeunes et fécondes, l'anatomie pathologique microscopique, la bactériologie, la chimie biologique vont pénétrer enfin les ténèbres médicales d'autrefois, créer la chirurgie et l'hygiène moderne, et donner à la thérapeutique une orientation nouvelle.

Messieurs, lorsqu'une science vieille comme le monde (et la médecine est dans ce cas), est l'objet d'une renovation, elle fait parmi les savants qui la cultivent et l'honorent deux catégories d'adeptes : les uns, ce sont les jeunes, les fougueux, les emportés, bataillent aux avants-postes, ils sont les pionniers hardis qui vont jalonner les voies nouvelles ; les autres plus âgés, plus prudents, un peu sceptiques, puisent dans les découvertes des premiers les éléments qui peuvent faire progresser le

domaine de leur enseignement, et gardent religieusement du passé ce dont leur expérience leur a permis d'apprécier la valeur.

Hayoit appartient à cette seconde catégorie.

Formé à l'école des doctrines, il reconnaît qu'elles sont plus métaphysiques que physiologiques et que désormais, « seuls les faits basés sur l'expérience et l'observation font autorité en médecine ». Par contre, il n'admet qu'une seule école d'expérimentation : la clinique. Sous ce rapport sa profession de foi médicale, faite le jour de la remise de son portrait en 1880, est nettement précisée.

« Quelques services que puissent rendre à la médecine, l'anatomie »
 » pathologique et la physiologie, dit-il, la science doit céder le pas à »
 » l'observation clinique. La science peut nous donner l'explication des »
 » phénomènes, elle pourra nous faire de mieux en mieux connaître »
 » dans l'avenir, les causes et la nature des maladies, elle pourra nous »
 » faire mieux concevoir leur mécanisme et mieux apprécier l'action des »
 » agents thérapeutiques, mais toujours, comme l'a dit Claude Bernard, »
 » la clinique doit nécessairement constituer la base de la médecine. »

C'est fidèle à ces principes qu'il conçut et développa son enseignement durant toute sa carrière académique.

Il estimait que la formation théorique du jeune médecin, n'appartenait pas au domaine de ses cours. Aussi n'entrait-il jamais dans de longues dissertations sur les causes et les origines des maladies, qu'il jugeait suffisamment exposées dans d'autres leçons. Il était de même toujours bref dans ses descriptions anatomiques, il exposait les lésions d'un état morbide, non pas pour en faire pénétrer la nature intime, mais pour y rattacher le symptôme ou établir la fréquence d'une complication. Par contre, lorsqu'après avoir esquissé le mode de développement d'une affection et les troubles apportés par elle dans les organes, il abordait l'étude de leurs manifestations cliniques ou les éléments du diagnostic, Hayoit était sur son terrain et nous sentions le maître.

Messieurs, en pathologie il existe moins des maladies que des gens malades. Chaque patient réagit différemment vis-à-vis des mêmes agents morbides, et partant, il possède en quelque sorte sa symptomatologie originale. Il en résulte que le cadre symptomatique d'une affection est nécessairement très varié, ce qui complique singulièrement son exposé didactique.

Notre ancien maître avait ce talent de mettre les éléments essentiels du diagnostic particulièrement en valeur. Que de fois, après l'exposé d'une manifestation morbide compliquée, s'arrêtait-il en jetant un

regard de pitié, je dirais presque attendrie, sur son jeune auditoire un peu effrayé de la difficulté d'une situation donnée. Il en résumait alors en quelques mots les caractères, tels que les lui avait appris sa rare expérience et, comme par enchantement, les confusions se dissipaient dans nos esprits.

Il ne pouvait en être autrement. Doué d'un rare esprit d'observation, d'un jugement prompt et sûr, d'une érudition remarquable, nul mieux que lui n'avait les qualités requises pour guider efficacement la jeunesse médicale dans le dédale de ces catacombes vastes et tortueuses, que représente l'étude de la pathologie interne. Durant un long et patient pèlerinage, chaque pas en avant crée pour l'étudiant une difficulté nouvelle, il risque de se perdre aux nombreux carrefours que le diagnostic multiplie sur son chemin, s'il n'a pour le guider le fil précieux du maître, le long duquel il cheminera lentement durant deux années, pour voir enfin la lumière.

Ce dédale, Hayoit l'avait exploré dans tous ses détails durant cinquante années d'une pratique médicale sagace et féconde, il en avait parcouru tous les détours et ses ombres les plus épaisses n'avaient pas résisté à la pénétration de son regard. Aussi est-ce avec un succès éclatant qu'il l'a fait parcourir à presque la moitié du corps médical belge actuel.

Durant tout le cours de sa carrière académique, il se gagna la confiance de ses élèves par la clarté de ses exposés, la netteté de ses déductions, la rigueur de sa méthode. A cet hommage rendu au talent, s'ajoutaient les universelles sympathies qu'il s'était acquises par sa grande bienveillance et l'intérêt paternel qu'il témoignait à ses jeunes gens, non seulement durant leurs études, mais plus particulièrement dans les difficultés sans nombre du commencement de leur carrière. Aussi 12 ans à peine s'étaient-ils écoulés depuis les débuts du jeune professeur, que ses élèves et anciens élèves lui offraient son portrait en une manifestation solennelle de reconnaissance, à laquelle prit part tout ce que la Belgique compte d'éminent parmi les praticiens.

Ce jour là, leur président, le docteur Moeller, précisait en ces termes l'éloge de notre regretté collègue : « Il me tarde Monsieur, disait-il, de vous rendre un hommage qui à lui seul justifierait la fête d'aujourd'hui. Certes le talent, l'érudition, la méthode que vous déployez dans votre enseignement sont dignes d'admiration, mais à ces mérites scientifiques vous joignez les qualités du cœur qui font de vous un guide affectueux et un ami dévoué. On peut dire que vous réalisez le type du maître. »

En dehors des heures consacrées à son enseignement, la carrière médicale d'Hayoît fut absorbée entièrement par la pratique de son art. Outre la clientèle nombreuse qui assiégeait sa porte, les appels venus de tous les coins du pays obligeaient cet élu de la profession à voyager sans trêve. Ses anciens élèves embarrassés recouraient volontiers aux lumières du maître, qui les avait si brillamment guidés durant leurs études, et trouvaient toujours en lui un conseiller bienveillant et utile.

Le maître lui, s'était en quelque sorte identifié avec l'exercice de la médecine. Son activité inlassable lui commandait cette vie intense dont il sentait le besoin dévorant; l'observateur patient et judicieux avait soif de faits, le clinicien expérimenté resplendissait dans toute sa plénitude aux prises avec la maladie, dont il pénétrait tous les secrets avec le même calme, la même méthode, la même précision qu'il apportait à la décrire. Ses ressources thérapeutiques étaient inépuisables, il avait dans leur efficacité une foi absolue; il méprisait profondément l'école médicale sceptique moderne et n'admettait point qu'on assistât à l'évolution d'une maladie en témoin passif. Pour cet homme d'action la victoire était proportionnée à l'intensité du combat.

Elle fut admirable dans son unité, cette carrière du professeur-praticien, dont les deux personnalités se complétaient dans Hayoît d'une manière absolue, parfaite. Quand le maître montait en chaire, son enseignement brillait par l'expérience d'une pratique médicale célèbre, comme peut-être on n'en réalisera plus. Quand le praticien se penchait au chevet d'un malade, il apportait au soulagement de ses misères. l'autorité d'une érudition vaste, basée sur les connaissances académiques.

Cette dualité était servie à souhait chez Hayoît, par une prestance physique, qui contribuait singulièrement à rehausser le prestige de sa valeur scientifique. Sa haute stature en imposait, aussi bien dans le cadre de l'auditoire, où elle commandait le respect qu'au sein d'une famille alarmée, où elle ramenait tout d'abord avec elle, le calme et l'espérance. Son visage n'avait pas l'expression d'apôtre d'un Lefebvre, mais bien l'énergie des traits d'un homme calme, décidé, maître de ses actes. La bonté qui émanait de toute sa personne, tempérant par sa douceur, le relief un peu accentué de sa physionomie.

Messieurs, je vous ai fait une bien pâle description de ce que fut Hayoît dans l'exercice des deux grandes missions, l'une éducatrice, l'autre professionnelle, auxquelles il voua entièrement sa vie. Absorbé par les difficultés et les labeurs d'un enseignement quotidien, perdu

dans le tourbillon d'une clientèle exigeante qui ne lui laissait pas un moment de répit, il ne connut pas l'intérêt puissant des recherches scientifiques personnelles, vers lesquelles son intelligence avide se sentait attirée, mais pour la réalisation desquelles il faut des loisirs. Quand on considère d'un peu près l'extraordinaire intensité de sa vie professionnelle, on se demande avec étonnement comment il a pu en distraire le temps nécessaire pour édifier les quelques travaux qu'il laisse après lui.

En dehors de la publication de ses leçons, œuvre considérable en sept volumes, qui condensent en un style clair les faits nombreux que son expérience avait accumulés, il présenta à l'Académie de médecine deux mémoires dont le plus important, paru en 1874, traite de la *Pathogénèse de l'encéphalopathie albuminurique*. L'auteur y fait un exposé critique des idées maîtresses qui régnaient à cette époque sur le mécanisme de l'urémie. Ce travail fut l'objet d'un accueil flatteur. La commission chargée de l'examiner disait par l'organe de son rapporteur M. Cousot : « Ce n'est pas un mince mérite que de pouvoir aborder avec » l'érudition nécessaire, les questions dans lesquelles, la chimie médi- » cale, l'anatomie et la physiologie pathologique, ont accumulé tant de » données en apparence contradictoires, et de porter la lumière d'une » sainte critique dans cette multitude de documents, d'expériences, » d'autopsies, de théories diverses. » Et il concluait : « c'est le service » que le travail du docteur Hayoit a rendu à la science. »

Ce mémoire, joint à la haute valeur professionnelle de notre ancien maître, lui ouvrit les portes de l'Académie en 1876.

Messieurs, me voilà arrivé au bout de ma tâche. Toutefois je ne voudrais pas descendre de cette tribune sans vous rappeler ce que fut l'homme de bien dans sa simplicité et sa bonté !

Les rares qualités du professeur, jointes à son grand talent professionnel, devaient nécessairement lui attirer le succès. Hayoit en connut le charme dans toute sa plénitude, mais les honneurs ne l'enivrèrent point. Le modeste médecin de St-Ghislain, devenu un maître réputé et un praticien illustre, ne cessa jamais de considérer sa profession, comme une mission dans laquelle le cœur et le dévouement doivent jouer un rôle aussi grand que l'intelligence et le savoir. Arrivé aux sommets d'une réputation médicale égale à celle des Lefebvre et des Craninx, il connut la confiance et l'amitié des grands et des privilégiés de ce monde. Sa modestie n'en conçut jamais d'orgueil. Ces témoignages de considération apportés à sa personne, n'étouffèrent jamais en lui la

sollicitude bienveillante que toute sa vie il apporta au soulagement des déshérités. Sa charité envers eux était inépuisable ; il aimait de se pencher à leur chevet, et se plaisait à déverser sur leurs blessures, les trésors de son expérience et de son cœur. Alors même que son grand âge alourdissait ses pas, il ne manqua pas, dans plus d'une circonstance difficile, de répondre à l'appel du plus humble des ouvriers.

Par dessus tout, le cœur du maître était sensible à l'attachement de ses élèves et de ses confrères, à la formation desquels il avait présidé pour la plupart.

Il considérait leur amitié respectueuse comme la récompense d'une vie de dévouement entièrement consacrée à leur éducation et au succès de leur carrière. Il trouvait dans leur admiration et leur estime, la communion vivace des principes scientifiques et professionnels qu'il s'était attaché à leur inculquer, qui lui étaient chers et auxquels il resta fidèle jusqu'à sa mort.

La Providence réservait à son grand âge l'occasion de recevoir encore une fois, au couchant de sa carrière, un témoignage éclatant de cette amitié et de cette estime confraternelles.

Au mois de juillet dernier, les médecins de la ville et de la banlieue, réunis chez lui, fêtaient le cinquantenaire professionnel de notre éminent collègue. Manifestation touchante dans sa simplicité, à laquelle le maître n'avait consenti qu'à la condition qu'elle fût intime, pour qu'il pût savourer davantage la douceur de ses larmes et sentir plus étroitement les liens d'affection de cette grande famille médicale pour l'aïeul vénéré !

Cette fête devait être le couronnement de la carrière du professeur et du médecin. Trente-huit années d'un travail âpre et quotidien, consacrées à l'enseignement, cinquante années d'une pratique médicale de tous les instants, poursuivie sans trêve et sans répit, avaient fini par épuiser ce géant robuste dont l'organisme puissant semblait marqué du sceau des centenaires.

Toutefois son intelligence restait lucide comme au temps de sa splendeur physique, et son indomptable volonté n'admettait pas que ce corps, auquel elle avait commandé jusque là, sans lui accorder jamais un moment de repos, s'avouât vaincu.

Aussi est-ce avec regret, et sur les instances de sa famille qu'il se décida à prendre une retraite partielle et à abandonner la chaire de pathologie interne où son intelligence ouverte avait connu les plus belles heures de son existence. Toutefois ce tenace, qui ne pouvait

concevoir la vie sans l'activité, demanda à conserver l'enseignement semestriel de la médecine légale.

Il aurait dû faire aujourd'hui même, dans ces Halles universitaires, sa première leçon cette année. Mais la Providence en avait décidé autrement. Le 16 décembre dernier, notre vénéré maître succombait aux atteintes d'une pneumonie et s'endormait doucement dans le Seigneur, dans les sentiments les plus purs de foi et de résignation chrétiennes.

Messieurs, c'est sous l'empire d'une profonde émotion et le poids d'une responsabilité bien lourde, que nous, les derniers venus à l'université, effaçons, trop souvent, hélas ! de nos tablettes académiques, les noms de nos maîtres les plus illustres !

Hayoit de Termicourt n'est plus. Après Ledresseur, Lefebvre, Hubert, Venneman, il est allé recevoir là-haut la récompense de ses vertus et rejoindre ses maîtres à lui, les ouvriers de la première heure !

Le souvenir d'Hayoit restera vivant parmi nous, comme la personification de l'intelligence fécondée par le travail et du dévouement éclairé par la charité.
